

Je rêve de batailles microscopiques rangées

Paulo Faria

Traduction de Felipe Cammaert

Je rêve de batailles microscopiques rangées, d'armées de cellules qui débarquent sur une plage jaune face aux remparts élevés d'une ville. Cette *Iliade* à moi a lieu dans ton corps, dans le ganglion sentinelle de ton aisselle droite, et les assiégés vaincront et chasseront les intrus. Dans mon rêve, la ruse d'Ulysse est absente, il n'y a point de cheval de Troie.

Le chirurgien t'a demandé de te mettre torse nu et a déployé un paravent à roulettes pour vous cacher de moi, toi et lui. J'ai détourné le regard, gêné de voir qu'un autre homme pouvait disposer ainsi de toi. Aussi, dans ses gestes on devinait un léger embarras, un vague mais profond malaise que toutes ces années d'expérience ne parvenaient pas à effacer. J'ai plaisanté plus tard sur cette situation, je t'ai dit que ta maladie n'est qu'une mauvaise blague, il s'agit en fait d'une conspiration de la part des médecins pour voir tes seins, tellement beaux. Je t'ai dit qu'ils sont tous de mèche et que leur machination passe de bouche à oreille. Et toi, naïve comme tu es, tu tombes toujours dans le panneau. Je t'ai fait rire, et j'ai passé toute la journée à répéter cette plaisanterie tout en l'enjolivant, conscient que le lendemain elle ne serait plus drôle, et qu'il faudrait tout recommencer afin de parvenir à te distraire.

L'expression « ganglion sentinelle » évoque elle-même des guerres et des villes assiégées. Les Romains tuaient à coups de bâton les sentinelles qui s'endormaient à leur poste. C'étaient les propres camarades du fautif qui, en guise de punition, exécutaient la sentence pour trahison. Quand tu as appris la nouvelle, tu m'as dit que tu sentais que ton corps t'avait trahie. Dans les premiers jours de notre relation, tu m'as dit : « J'ai une santé de fer ». C'est comme si tu disais :

« Je suis digne de confiance, je ne vais pas te décevoir. Je ne serai pas un fardeau pour toi. » Mais maintenant ton corps t'a trahie, et le ganglion sentinelle s'est endormi à son poste. Ton propre corps menace de devenir un fardeau pour toi, de gouverner ton existence. Il menace de te réduire en esclavage. Tu m'as dit : « Je ne veux pas devenir une de ces femmes qui portent en elles un fardeau, un appendice qui prend de la place et dont la présence gêne tout le monde : "Moi et mon divorce." Ou bien : "Moi et mes chiens." Pour moi, ce serait : "Moi et mon cancer." Je ne veux pas cela. Je veux juste continuer à être moi-même. » Tu m'as dit que tu n'avais pas vraiment intégré le diagnostic lorsque tu as entendu le mot « cancer » de la bouche des médecins. Le mot « cancer » était un noyau de fruit, un pépin que tu crachais dans la paume de ta main avant de le mettre dans l'assiette. Tu n'as effectivement cru que tu avais un cancer que lorsque tu as lu le diagnostic sur une lettre de l'Institut d'Oncologie : « carcinome invasif à croissance de type lobulaire ». Tant que tu as pu, tu as résisté au mot « cancer », tu n'as fini par céder que lorsqu'il n'était plus possible de le repousser, et c'est là que tu as reculé vers la tranchée de deuxième ligne. Au fur et à mesure que tu bats en retraite, tu fais tout sauter sur ton passage. Tu ne laisses rien au cancer dont il puisse se nourrir.

Depuis longtemps, le facteur avait perdu tout son intérêt, il était devenu pour nous une figure obsolète, pittoresque. Pendant des semaines, nous oublions la boîte aux lettres, mais soudainement le facteur est redevenu le facteur d'avant. Il sonne à la porte vers onze heures, midi. Je sais que c'est lui car, quand il sonne à tous les étages, c'est un canon de sonnettes qui carillonne dans tout l'immeuble. J'appuie sur le bouton de l'interphone, je l'entends accéder à l'immeuble et je me mets à écouter le bruit sourd des colis qui glissent par les fentes des boîtes aux lettres. Une fois qu'il est parti, je descends tout de suite pour vérifier si nous n'avons pas reçu une lettre de l'Institut d'Oncologie. Ton cancer m'a rendu plus grave, moins léger. Je ne peux plus faire semblant que le facteur n'existe plus, ni que ton corps est

pérenne, ou bien que le temps ne t'atteint pas, et encore moins que tu ne te consommes pas à feu doux comme tout le monde.

Tes mains tremblaient lors du premier rendez-vous avec le chirurgien de l'Institut d'Oncologie. Tu m'as fait penser à une Irakienne sunnite du même âge que toi que j'ai vue dans un documentaire sur la guerre contre l'État Islamique. Les miliciens chiites sont entrés chez elle et, dans les images vidéo, elle se tenait debout, au milieu du salon, entourée de ses enfants avec, dans ses mains, un grand drapeau blanc improvisé avec un tissu. Ses mains tremblaient vivement, tout comme les tiennes, et sa voix s'est étouffée, tout comme la tienne quand tu as demandé si on allait t'enlever le mamelon. Le chirurgien a dit non. Il t'a rassurée, de la même façon que les soldats chiites ont rassuré cette femme : « N'ayez pas peur, Madame. N'ayez pas peur. » Le temps de quelques secondes, tu m'as semblé vulnérable. Tu t'es ressaisie, gênée d'avoir cédé à la panique, et tu lui as demandé quand est-ce que tu allais être opérée. Il n'y avait pas encore de date, il était trop tôt pour cela. Il s'agissait à peine du premier rendez-vous, on devait attendre la lettre stipulant la consultation « pour décision chirurgicale. » Mais il a dit que ta tumeur est petite, qu'elle pousse lentement. « En un an, elle grandit d'un millimètre, tout au plus. » Maintenant, dans mon rêve, la ville aux remparts élevés n'est plus un ganglion sentinelle mais plutôt la tumeur, et ton armée de cellules débarque sur le sable jaune. Nous avons besoin à nouveau de la ruse d'Ulysse, il nous faut le cheval de Troie. La ville s'étend petit à petit, d'aucuns construisent leurs maisons adossées à la face extérieure de la muraille. Un millimètre par an.

Deux aides-soignants habillés en blanc, un homme et une femme, sont entrés dans la salle d'attente de l'Institut d'Oncologie en poussant un chariot avec des collations gratuites. Ils ont demandé aux gens s'ils voulaient du thé, du café ou du jus d'orange. L'homme a distribué des bonbons à tout le monde, deux par personne, comme si nous étions des enfants à une fête d'anniversaire. Comme toutes les maladies, le cancer cherche à nous infantiliser pour mieux nous subjuguier. Tu as refusé avec délicatesse, tu n'étais pas prête à être confondue avec les autres

patients. Ceux-ci ont ouvert l'un des bonbons dans un crépitement translucide avant de le mettre à la bouche et de ranger l'autre dans leur poche ou dans leur sac. Ce thé et ces bonbons constituent un rituel initiatique. Le moment viendra pour cela, lorsque tous les autres chemins seront bouchés.

Il y a des femmes chauves, avec des turbans de maharanis. Il y a un homme avec un tuyau autour du visage, dessinant une courbe prononcée. On dirait le fil d'un écouteur mais, à mieux y regarder, c'est un tuyau transparent qui sort par le nez, collé à sa peau à l'aide d'une bande adhésive. Il y a un homme avec une compresse de gaze qui couvre l'un de ses yeux. Il y a des gens avec des étranges valves à la gorge, comme s'il s'agissait de boîtes de conserve à ouverture facile. Il y a les corps exposés, dévastés. Je pénètre prudemment dans ce monde bizarre, sur la pointe des pieds, et je sens que je suis mis à l'épreuve. Je ne sais pas où poser mon regard, j'ignore comment regarder ces plaies. La nuit, je ne sais pas quels rêves je dois faire à propos de ces personnes, j'ignore quelles histoires je dois imaginer pour les tirer de leurs souffrances. Auprès de ces malades, j'essaie de trouver la meilleure façon de lutter contre ce qui adviendra, je les observe en quête de sourires, je guette la façon dont les conjoints, assis aux côtés des cancéreux, s'adressent à eux, tout en cherchant à ce que leurs gestes mutuels de tendresse n'échappent pas à mon regard. Toi, tu marches parmi eux comme si tu étais un voyageur étranger loin de chez lui, dans un pays dont il ignore la langue, comme quelqu'un qui est juste de passage dans ces parages et qui ne s'y attardera point.

À la consultation pour décision chirurgicale, il y avait trois médecins dans la salle. Le même chirurgien du premier rendez-vous, la soixantaine, ainsi qu'un jeune homme et une jeune femme, tous les deux très jeunes. Le cabinet était celui de la première fois, un espace exigü avec un lavabo dans le coin. Une fois de plus, le chirurgien t'a demandé de te mettre torse nu et a déployé le paravent à roulettes. Le paravent était en tissu bleu, et j'ai pu voir ta tête qui pointait par dessus le rebord, comme si c'était le chemin de ronde d'une barbacane.

Aucune blague ne m'est venue à l'esprit, afin de la mémoriser et d'animer, plus tard, l'événement. La jeune femme a regardé l'écran de l'ordinateur en disant : « La biopsie, c'était le dix mai, n'est-ce pas ? » Nous nous sommes regardés, tu as dit « je ne suis pas certaine », je t'ai dit « regarde dans les papiers. » Tu as sorti un dossier en carton de ton sac, et tu l'as ouvert. À l'intérieur, dans le désordre, les examens, les feuilles de soins, les lettres, toute la paperasse de ta maladie. Comme il n'y avait plus de place sur le petit bureau pour que tu poses le dossier, tu l'as mis sur tes genoux. Alors que tu feuilletais les documents, une feuille est tombée par terre, une autre s'est chiffonnée. Le plus vieux des médecins t'a dit : « Ne vous en faites pas, ce n'est pas la peine, nous avons toutes les informations, la date sur l'ordinateur est correcte. » Tu t'es emmêlée davantage, une autre feuille est tombée, je l'ai ramassée, tu as fini par dire : « La voici. » La date sur l'ordinateur était incorrecte, puisque la biopsie avait eu lieu plus d'un mois avant. Quand nous avons quitté le cabinet, je t'ai dit qu'il fallait qu'on passe dans une papeterie pour acheter un classeur afin de ranger les documents par ordre chronologique. Tu as refusé en prétextant que ça allait très bien pour toi comme cela, que tu ne voulais pas de « classeur. » Je me suis énervé et nous nous sommes disputés. Le soir, allongé sur le lit, j'ai enfin compris ce que tu as voulu dire. Ranger les papiers, les catégoriser soigneusement, ce serait céder au chantage, jouer le jeu de l'ennemi. Dans le documentaire de Marcel Ophüls, un homme ayant été entre les mains de Klaus Barbie affirme que, lorsque la torture a commencé, il a décidé de ne rien lui dire, même pas son nom, car la première concession qu'il ferait, entraînerait toutes les autres. S'il avait choisi de forger un mensonge de fond en comble, il était sûr qu'il finirait par perdre le fil conducteur de son histoire. Toi aussi, tu refuses de faire un pas qui puisse aller à la rencontre du cancer. Toi aussi, tu refuses d'inventer une histoire capable d'accueillir le cancer, une histoire où il puisse se mouvoir et dont il serait le héros. Je suis même surpris que tu parviennes à garder dans ce dossier les papiers de l'Institut d'Oncologie, que tu ne les laisses pas traîner dans la maison,

au milieu des anciens journaux, que tu ne les jettes pas. Chiffonnés dans un tohu-bohu confus, ils ressemblent aux briques et aux débris d'une illusoire barricade de rue.

À la fin de la consultation, tu as signé une déclaration qui leur donnait le droit de vie et de mort sur tes cellules, qui leur donnait le droit de délimiter la parcelle de toi qui est devenue nocive et qu'il faut extirper. Seulement à ce moment-là, tu me l'as dit après, tu as vraiment compris que tu allais être opérée, malgré le fait qu'on te l'avait déjà dit plusieurs fois. Vis-à-vis du cancer, tu ne recules pas d'un millimètre sans engager une lutte féroce. Si ton propre corps t'a trahie, alors tout le reste pourra en faire de même. Désormais, le monde n'est plus un endroit sûr. Une tumeur de la taille d'un pépin de raisin, même plus petit que cela, peut te tuer. Tu passes au peigne fin le passé, à la recherche de pressages qui auraient pu t'échapper, qui t'ont échappé, en effet. Tu passes aussi le présent au peigne fin, en quête de pressages capables d'illuminer ce qui adviendra, capables de te guider dans les choix que tu devras faire. À l'image des Anciens, tu t'efforces à desceller des signaux rassurants, une progression logique, tu cherches des bouées de balisage, des relations de cause à effet entre des événements à première vue éloignés. Comme tous les guerriers, tu es devenue superstitieuse.

Quinze jours plus tard, à la consultation d'infirmier, l'aide médicale a regardé l'écran et, une fois de plus, s'est trompée sur la date de la biopsie, en disant le dix mai. L'erreur persiste, elle a pris vie, comme la tumeur. Une tumeur, ce sont des cellules égarées, affolées, commandées par un logiciel informatique défectueux. La tumeur est une armée nazie ; impossible de négocier avec elle, seules deux issues sont possibles : résister ou collaborer. Tu as dit « non, ce n'est pas la bonne date », tu as réinstauré la vérité distraitemment, presque par amusement, comme quand on corrige un grand-père sénile, ou bien un enquêteur malveillant qui cherche à vous incriminer coûte que coûte.

Dans une lettre, l'Institut d'Oncologie s'est engagé à t'opérer dans les quarante-cinq jours suivant la date de la dernière consultation.

L'infirmière a dit qu'ils allaient sûrement te téléphoner un jeudi. Depuis, tous mes jeudis sont un cauchemar. Quand ton portable sonne, je me dépêche pour le prendre et je traverse la maison en courant pour te l'amener. Le coup de téléphone tant espéré ne se produit pas. Un mois s'écoule, et puis un mois et une semaine. Je me mets à table avec toi et, d'un air grave, je te dis que le temps passe, que tu dois trouver une autre solution, un autre hôpital où les choses avancent plus vite. Je m'abstiens de ressembler à un héraut des catastrophes, je connais bien le poids des mots d'une quelconque Cassandra. Comme les Anciens, tu ne croiras qu'aux pressages qui te plaisent. Je n'ai pas parlé de cellules cancérigènes, je n'ai pas parlé de ganglions, je n'ai fait aucune allusion à mes rêves, de moins en moins optimistes. J'ai juste évoqué le temps qui passe, les jours qui se suivent. Tu as dit non, tu m'as interrompu. Tu n'iras pas voir un autre hôpital, tu préfères attendre le coup de téléphone de l'Institut d'Oncologie, qui finira par arriver un jeudi ou un autre. Tu t'es levée et tu es sortie de la salle à manger.

Quand les Cimbres et les Teutons ont envahi l'Italie, ils ont massacré les nombreuses légions qui débarquèrent sur leur chemin, en rase campagne. Les soldats romains furent pris de panique devant cette horde sauvage. Envoyé *in extremis* pour rétablir l'ordre, le consul Marius s'est retranché avec ses troupes dans son campement. Les barbares, grands et chevelus, de vrais géants, ont défilé devant les remparts en poussant des hurlements stridents qui déchiraient l'air et faisaient trembler les cœurs latins. Ils ont défié les Romains à lutter comme des hommes, à ne pas se cacher comme des lâches, ils les ont insultés et se sont moqués d'eux. C'étaient des peuples voyageurs, accompagnés de femmes et d'enfants, de chars tirés par des bœufs, et leur passage se prolongeait pendant des jours. Lorsque le nuage de poussière retomba, Marius donna l'ordre de lever le campement retranché, il poursuivit les barbares et les extermina jusqu'au dernier d'entre eux. Les légionnaires avaient fini par s'habituer aux cris

gutturaux, aux longues chevelures, aux tatouages. Ils n'avaient plus peur.

Pour l'instant, tu attends, derrière ton rempart, que la horde errante passe. Tu ne peux pas te précipiter. S'agissant d'une armée débutante, l'offensive peut s'avérer fatale. Tu attendras le temps qu'il faudra. Tu me laisseras souffrir, me sentir exténué, m'agiter sans raison. Tu me laisseras t'adresser des supplications, incarner l'homme rationnel. Tu laisseras mes rêves se ramifier inutilement. Tu me laisseras concevoir dans ma tête des trames complexes, des épilogues heureux ou bien sombres. Lorsque le téléphone sonnera, d'ici un mois, deux mois, six mois, d'ici un demi-millimètre si besoin est, tu seras prête.

Paulo Faria

Octobre 2019